

N^o 14

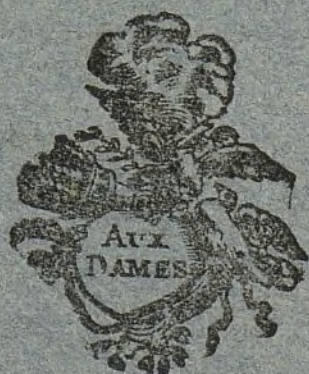
JOURNAL DES DAMES

E T

DES MODES.

Diversité, c'est ma devise.

LAFONTAINE.



Avec Privilège de la ville libre de Francfort.

FRANCFORT SUR LE MEIN.

1820

Ce Journal paroît toutes les semaines (52 Numéros par an). Chaque Numéro est accompagné d'une gravure coloriée, représentant le costume le plus nouveau.

Le prix à Francfort , est de 12 florins 30 kreutzer pour l'année , 6 florins 15 kreutzer pour six mois , et 3 florins 8 kreutzer pour trois mois.

On s'abonne pour Francfort au Bureau du Journal de Francfort rue Hirschgraben N^o. 62. — Pour les dehors : à l'expédition des gazettes du Chef-Bureau des postes de Francfort , et à tous les bureaux de poste de l'Allemagne.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



HEMEROTECA
MUNICIPAL
MADRID

2 AVRIL 1820.

DISTANCE D'ÂGE. (Fin.)

Cette heureuse idée d'Antonia produisit tout l'effet qu'elle pouvoit en attendre. Elle établit entre les deux époux une confiance sans bornes. La jeune femme se trouvoit si satisfaite du bonheur de son mari, qu'elle ne s'imaginoit pas avoir fait le moindre sacrifice; et celui-ci croyant occuper seul l'imagination de la belle solitaire, avoit repris toute sa sécurité. Tous les deux enfin s'abusoi-ent également, et s'aveugloient sur leur sort. Antonia crut en vain se soustraire dans les riches plaines de la Beauce, aux épreuves qui, dans Paris, venoient agiter son âme aimante; les fêtes de village, où souvent elle assistoit, lui offroient le spectacle d'une jeunesse heureuse et folâtre, se recherchant sans cesse. Plusieurs mariages qui se firent parmi les agriculteurs nombreux de sa terre, et quelle honoroit de sa présence, lui

prouvèrent que les habitans des campagnes , plus sages la plupart que ceux des villes , sont , dans leurs liens , fidèles observateurs des convenances d'âge , de caractère ; et qu'ils ne céderoient pas pour tout l'or du monde le bonheur d'aimer , et l'assurance d'être payés de retour. » C'est notre seule dot , disoient les uns à M^{me} Saint-Alphonse ; elle nous suffit pour être heureux. — Sans elle , ajoutoient les autres , nous ne connoîtrions sur la terre que le travail et la peine ; avec elle nous n'envions ni les puissans ni les riches. — Vous avez bien raison , mes amis , leur répondoit Antonia , troublée et laissant involontairement échapper un soupir : heureux qui , comme vous , ne sacrifie pas son avenir ! heureux qui ne connut jamais le vide affreux du coeur !... » Ces secousses répétées , ces tableaux de félicité conjugale pris dans la nature , et les tendres épanchemens des jeunes couples assortis dont elle étoit entourée , tout réveillait dans Antonia cette sensibilité profonde , cet irrésistible besoin d'aimer qu'elle s'imaginait avoir éteints dans son coeur. Elle affectait encore , devant Saint-Alphonse , ce calme apparent , cette satisfaction intérieure dont elle avoit depuis quelques mois repris l'habitude ; mais dès qu'elle étoit seule au château , dès qu'elle faisoit , dans le parc ou dans les environs , quelques promenades solitaires , elle jetoit autour d'elle des regards tristes , abattus ; ses yeux se mouilloient de larmes amères ; et s'arrêtant alors dans l'endroit le plus écarté , sous le feuillage le plus épais , elle restoit des heures entières immobile et plon-

gée dans la rêverie la plus sombre. Ses lectures se ressentoient du tourment de son âme, et ne faisoient qu'aggraver encore le poids qui l'oppressoit. Tantôt c'étoit *Werther*, dont elle dévorait chaque expression, dont elle relisoit chaque page; tantôt c'étoit cette Julie où Rousseau peint, en traits de flamme, le bonheur imaginaire d'une jeune femme auprès d'un époux suranné; tantôt, enfin, c'étoit le roman de Paul et Virginie, où Bernardin de Saint-Pierre prouve que l'amour se fait sentir dès le berceau, et ne s'éteint qu'à la mort.... Un jour surtout, où Saint-Alphonse étoit allé chasser avec plusieurs amis, Antonia voulut reposer un peu son imagination des vives impressions qu'y jetoient par torrens ces grands peintres du coeur humain; elle erroit dans la plaine, tenant à la main le recueil des poésies de *Legouvé*, parmi lesquelles se trouve le *Mérite des Femmes*, où l'on eût dit que le poète l'avoit prise pour modèle. Attirée sous l'ombrage mystérieux d'une remise de chasse, à peu de distance du château, elle relisoit avec un nouveau plaisir le poème de la *Mélancolie*, généralement regardé comme le chef-d'oeuvre de son auteur. La fidèle peinture de ce sentiment si doux, si bienfaisant pour les coeurs malades, pénétrait celui de la jeune solitaire de l'émotion la plus vive. Toute entière à sa lecture chérie, elle ne s'aperçut pas que le général et ses amis, qui revenoient de la chasse, s'étoient arrêtés tout près d'elle, et s'amusoient, cachés derrière des arbres, à l'entendre lire tout haut les vers suivans :

- » Douce larme du coeur, trouble du sentiment,
 » Qui nais dans l'abandon d'un long enchantement,
 » Heureux qui te connoît ! malheureux qui t'ignore!..

Antonia répétoit ce dernier vers d'une voix si émue, qu'elle fit tressaillir tous ceux qui l'écoutoient.

- » Heureux qui te connoît ! malheureux qui t'ignore!...
 » Arrêtons-nous aux champs qu'un riche émail colore...
 » Tout dispose à penser, invite à s'attendrir;
 » Sous ces dômes touffus le coeur aime à s'ouvrir,
 » Et, conduit par leur calme aux tendres rêveries,
 » Se plait à réveiller nos blessures chéries...
 » Sous ces bois inspirans coule-t-il un ruisseau,
 » L'émotion augmente à ce doux bruit de l'eau,
 » Qui, dans son cours plaintif qu'on écoute avec charmes,
 » Semble à-la-fois rouler des soupirs et des larmes;
 » Et qu'un saule pleureur, par un penchant heureux,
 » Dans ces flots murmurans trempe ses longs cheveux,
 » Nous ressentons alors dans notre âme amolie
 » Toute la volupté de la mélancolie.... »

Des applaudissemens, qui se firent entendre à ces mots, derrière le feuillage, annoncèrent à la belle Antonia qu'elle étoit écoutée. Les chasseurs, en effet, l'abordent en ce moment même, la félicitent sur le choix de ses lectures, sur l'expression qu'elle leur donne; tous l'admirent, l'entourent d'hommages, excepté Saint-Alphonse, dont l'illusion s'évanouit pour la dernière fois. Vainement la jeune femme ramena le calme sur ses traits, le sourire sur ses lèvres, elle ne trompa que les joyeux amis du général. Celui-ci fut de nouveau convaincu que la malheureuse cachoit au fond de son coeur un sentiment qu'elle croyoit exhiler en secret, et que l'apparente félicité dont

elle jouissoit auprès de lui , n'étoit qu'une feinte délicate , qu'une dissimulation généreuse. » Elle n'estime et m'honore , » se disoit-il sans cesse à lui-même ; » mais elle ne m'aime pas ; mais elle ne peut m'aimer. »

Saint-Alphonse comprima néanmoins , avec adresse , tout le tourment qu'il éprouvoit ; et s'imaginant connoître assez bien les femmes pour être sûr que la sienne , malgré toute la noblesse de son caractère , ne résisteroit pas à ce vide du coeur , à ce néant affreux auquel elle s'étoit condamnée , il reprit insensiblement de la défiance , et redevint de nouveau le surveillant actif de la conduite d'Antonia. Elle ne tarda pas à s'en apercevoir ; et le joug auquel elle étoit soumise , lui devint plus pesant que jamais. Elle n'osoit préférer une parole , émettre une opinion , témoigner le moindre désir , sans craindre d'exciter les soupçons de son mari , de jeter dans son âme inquiète le trouble et la souffrance. Le général , de son côté , ne pouvoit s'empêcher d'admirer la résignation de sa victime ; et la gratitude , autant que l'amour-propre , le forçoit au silence. Tous les deux , à ce moyen , se sacrifioient mutuellement leur repos , leur bonheur , leur existence entière.

Ce n'étoit plus que lorsque Saint-Alphonse étoit obligé , par son rang , de paroître à la cour , où jamais il n'avoit présenté sa femme ; ce n'étoit plus que lorsqu'il s'éloignoit du château pour répondre à des invitations de voisinage , ou se trouver à des rendez-vous de chasse , qu'Antonia pou-

voit se livrer à sa mélancolie et soulager son âme oppressée. Elle aimoit sur-tout à s'accompagner sur sa lyre les romances qui sembloient avoir quelque rapport avec sa situation: la douleur se plaît à s'épancher sans témoin. Il étoit dans le parc un réduit solitaire, un antique ermitage, n'ayant qu'une seule issue au milieu d'un bois épais; Antonia, plus d'une fois, avoit déposé là ses soupirs et ses larmes. Saint-Alphonse étoit allé passer une grande revue à Paris; où se trouvoit la division qu'il commandoit; il avoit quitté la veille sa femme, qu'il devoit rejoindre le sur-lendemain; et dans ses adieux toujours pleins de grâce et de galanterie, Antonia n'avoit pas eu de peine à remarquer un certain embarras, une vaine inquiétude, une crainte réelle de la laisser seule au château. Libré enfin, pour la première fois depuis si longtems, elle ordonne à ses gens de porter à l'ermitage une des lampes du salon; son intention étoit d'y passer les premières heures de la nuit. A cet effet, elle assigne un poste autour d'elle à chacun de ses domestiques les plus affidés, les faisant tenir à une distance qui ne leur permit pas de l'entendre. On étoit alors au commencement de l'automne: une nuit profonde couvroit l'horizon, et le silence des bois n'étoit interrompu que par un vent léger qui agitoit doucement la cime des arbres, et faisoit déjà tomber les premières feuilles. Antonia, se livrant sans réserve à tout l'élan de sa sensibilité, répète sur sa lyre les morceaux de nos grands maîtres qui peignent le mieux l'ivresse du cœur. Sortant ensuite de

l'ermitage, elle vient s'asseoir, la lyre à la main, sur un banc de mousse et de fougère, établi sous un massif de lilas et de tilleuls en fleur; elle repasse dans sa mémoire les romances qui lui paroissent les plus expressives, les plus propres à faire couler de douces larmes. Après avoir épuisé celles que Dalayrac, Méhul et Boïeldieu ont embellies de leurs chants si naturels et si tendres, elle se rappelle que Grétry avoit fait, peu de tems avant de quitter ce monde qu'il enchantait pendant un demi-siècle, la musique d'une romance ayant pour titre : *Besoin d'aimer*. Elle avoit répété mille fois ce chant du cygne d'un homme célèbre; le titre seul de la romance étoit si bien en harmonie avec sa situation, qu'elle ressaisit vivement sa lyre, et chante les couplets suivans avec une expression dont elle-même est étonnée.

Besoin d'aimer pour tous, est sur la terre,
Comme l'air pur qui vient nous animer :

Dans les palais, dans la chaumière,
Oui, tout ressent dans la nature entière
Besoin d'aimer.

Besoin d'aimer nous poursuit, nous attire;
Contre l'amour en vain l'on veut s'armer :

Lui résister est un délire;
Ne sent-on pas chaque fois qu'on respire,
Besoin d'aimer ?

En prononçant ces deux derniers vers, sa respiration s'altère au point qu'elle cesse de chanter; et ce n'est qu'après une rêverie de quelques instans, qu'elle continue ainsi :

Besoin d'aimer atteint l'aigle rapide

Que dans les airs Phébus va consumer.

Le vermisseau, foible et timide ,

Ressent aussi, caché sous l'herbe humide,

Besoin d'aimer.

Besoin d'aimer est un feu qui dévore ,

Un mal cruel que rien ne peut calmer....

Ici l'émotion qu'elle éprouve lui coupe la voix :
un torrent de larmes inonde ses mains tremblan-
tes ; et sans aucun accompagnement, elle reprend
avec la plus vive altération :

Besoin d'aimer est un feu qui dévore....

Un mal cruel que rien ne peut calmer....

Bien rarement jeune on l'ignore :

Et vieillissant nous éprouvons encore

Besoin d'aimer.

» Et l'hymen suffit à ton coeur ! » prononce en
ce moment- même une voix qui frappe Antonia de
surprise , d'épouvante , et qu'elle croit reconnoi-
tre pour celle de Saint - Alphonse. C'étoit lui-
même en effet qui , revenu sur ses pas , quelques
heures après son départ , sous prétexte de pren-
dre dans son secrétaire des papiers importants
qu'il avoit oubliés , cédoit aux soupçons jaloux
qui le tourmentoient , et vouloit épier la conduite
de sa femme en son absence. Ne la trouvant point
au château , et s'imaginant qu'elle étoit attirée à
l'ermitage , pendant la nuit , par quelqu'intrigue
secrète , il s'étoit glissé sous les arbres , d'où il
avoit écouté les chants , partagé les vives émo-
tions , étudié tous les mouvemens de la pauvre
solitaire.... Il regagna sa voiture dans le plus

grand trouble , et se rendit à Paris , convaincu plus que jamais du supplice et des vertus d'Antonia. Trop délicat pour lui laisser porter une chaîne aussi pesante ; mais en même tems trop fier pour endurer plus longtems l'humiliation qu'il éprouvoit , il écrivit dès le lendemain à madame Saint-Alphonse que les noeuds qu'ils avoient formés , ne pouvant faire le bonheur ni de l'un ni de l'autre , étoient rompus dès cet instant ; qu'il la dégageoit de ses devoirs , et lui restituoit toute sa fortune. Il ajoutoit que ce qu'il osoit attendre d'Antonia-Laurenti , c'est que leur séparation seroit secrète , et mutuellement consentie..... Cette lettre fut un coup de foudre pour la jeune femme : elle vole à Paris , supplie son époux , son libérateur de ne point rompre des liens qu'elle n'avoit cessé de respecter ; elle proteste qu'habitnée à souffrir de la distance d'âge , elle préféreroit cette souffrance secrète à un divorce qui n'étoit ni dans ses principes , ni dans sa religion , et qui troubleroit les mânes paisibles de son père.

Elle employa vainement tout ce que l'honneur et la reconnoissance pouvoient lui inspirer pour toucher Saint-Alphonse , il fut inflexible à ses prières , à ses larmes. » *Vous ne m'aimez pas ,* lui répondoit-il sans cesse , *vous ne pouvez m'aimer....* » Tout ce que la jeune dame put obtenir , ce fut de conserver un nom que sa conduite la rendoit si digne de porter. On convint qu'elle retourneroit en Piémont pour veiller aux biens considérables qu'elle y possédoit ; et que pour satisfaire aux bienséances , elle reviendrait tous les

ans passer un mois à sa terre de la Beauce , où son époux lui promit d'aller la visiter ; mais il n'eut jamais la force de remplir sa promesse. La vue de celle dont il avoit desséché le coeur et désenchanté la jeunesse , lui faisoit éprouver une souffrance insupportable. Il vécut triste, malheureux , et se repentit toute sa vie du lien qu'il avoit formé. Antonia , de son côté , se regardant toujours engagée par des noeuds indissolubles , fut privée de ce premier charme de l'existence , de cette association conjugale qui double les plaisirs et prend la moitié des peines , qui fait revivre dans des êtres chéris , assure à la vieillesse des soins , des consolations , une main pour fermer sa paupière. Antonia fut isolée , sans guide et sans appui ; son âme brûlante , ses attraits , son opulence l'exposèrent à mille séductions. Récapitulant alors tout ce qu'elle avoit souffert , elle reconnut , mais trop tard , que se priver d'aimer , c'est s'imposer une souffrance au-dessus de ses forces ; et que de tous les maux qui se cachent sous l'autel de l'hyménée , les plus cuisans , les plus irréparables sont ceux que produit la distance d'âge.

La France telle qu'elle est , et non la France de lady Morgan, par William Plafair ; ouvrage traduit de l'anglois par l'auteur des *Observations sur la France de lady Morgan* ; 1 vol. in-8vo. A Paris.

(*Second et dernier article*)

Pour le commerce de la société , les françois

sont jugés par M. Playfair non seulement supérieurs aux anglois, mais à tous les autres peuples. » Ils reçoivent, dit-il, les gens suivant leur caractère connu, et n'exigent pas d'eux qu'ils se conforment à ces plans réguliers d'amusement, qui ne font que trop souvent la règle des sociétés de Londres. On ne s'attend point à voir un savant jouer aux cartes, ou se livrer à tel ou tel divertissement. La conversation est le seul tribut dont on désire que chacun paie sa part avec aisance. Il est vrai que l'on a le talent d'obliger en quelque sorte à en faire les frais, les hommes qui ont la réputation d'être plus instruits que les autres dans quelque branche des connoissances ; mais on sait toujours le faire de manière, non seulement à ne pas les offenser, mais à leur plaire ; c'est un hommage qu'on leur rend, et il est inspiré par le désir de s'instruire. »

Avec son caractère d'impartialité, M. Playfair ne pouvoit porter sur les françoises un jugement défavorable. » Elle (une françoise), dit-il, paroît toujours prête à se lier avec vous et vous fait un accueil gracieux ; mais parce qu'elle est communicative, n'allez pas en conclure qu'elle ne soit pas réellement vertueuse. »

Nos meubles sont du goût de M. Playfair ; mais ce qui lui semble manquer dans nos appartemens, c'est la propreté.

Quant aux bâtimens, voici un paradoxe : M. Playfair les voudroit moins solides. » Cinq-cents ans, dit-il, sont le terme de la durée ordinaire d'une maison : pendant ce tems, elle devient antique,

elle n'admet pas les améliorations modernes , et elle ne donne pas d'occupation aux ouvriers. A Londres , une maison est vieille et tombe en ruines au bout d'un siècle ; pendant ce tems , on a plus dépensé pour la réparer que sa construction n'avoit coûté. »

Nos marchés et nos abattoirs sont approuvés sans restriction.

Le Conservatoire des arts est l'occasion de quelques reproches. » Ce ne sont pas les machines , dit M. Playfair , qui manquent aux françois ; mais ils ne savent pas les employer. Il existe une collection admirable , formée depuis longtems , et qu'on enrichit à mesure de toutes les nouvelles inventions. Le public y est admis. Le moindre ouvrier peut les examiner dans le plus grand détail ; et cependant presque personne n'en profite. »

M. Playfair est obligé de convenir que la France ne dépend pas aussi exclusivement de ses manufactures que l'Angleterre , qu'elle a ses eaux-de-vie , ses vins et d'autres productions supérieures à celles des autres pays.

Une autre supériorité incontestable à la France , est celle des spectacles. » Un anglois , dit M. Playfair , est surpris de voir ce peuple si léger écouter dans un profond silence , et sans paroître faire un effort de patience , de longues conversations entre deux acteurs , sans le secours des processions , des changemens de décorations et des costumes les plus brillans. Les acteurs et les actrices ne consultent , à ce dernier égard , que la plus stricte convenance.... Le casque et le bou-

clier brillant et bien poli de M. Kemble dans *Coriolan*, feroient rire le parterre de Paris et exciteroient la sévérité des critiques. Rarement on voit en France plus de deux acteurs en même-tems sur le théâtre; les unités de tems et de lieu sont strictement observées, et les décorations, quoique classiques et parfaitement adaptées à la pièce, ont peu d'éclat et de variété. Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut en excepter l'Opéra. On peut ne pas être d'accord sur la nécessité d'un décorum si sévère, mais on ne peut nier qu'il ne soit une preuve irrécusable du goût exquis des françois en matière de spectacle. »

Passons aux écrits périodiques. » On n'y trouve pas, dit M. Playfair, cette envie de nuire à un auteur, qui se fait remarquer dans plusieurs des feuilles périodiques angloises. Nous ne savons pas s'il faut en attribuer la cause à ce que le public, en France, encourage moins qu'en Angleterre cette critique amère, ou à ce que les rédacteurs eux-mêmes y trouvent moins de plaisir à juger avec une excessive sévérité. »

Après avoir nommé les bibliothèques publiques, les musées, le jardin des plantes, M. Playfair dit: » Ces établissemens existoient avant la révolution; mais la vérité nous oblige à dire qu'ils ont subi depuis cette époque plusieurs changemens avantageux. Les françois peuvent se tromper souvent quant à ce qui est *bien*, mais ils sont toujours pleins d'ardeur pour faire ce qui est *mieux*, quand ils savent une fois comment y réussir. Ils regardent le soin de l'instruction comme une des

choses les plus honorables pour leur pays , et ils n'épargnent ni peines ni argent pour les établissemens publics, tendant à encourager le savoir. Même les hommes les plus ignorans apprennent à respecter les gens instruits et savans , et l'individu le plus dissipé, le plus dépravé , seroit honteux d'endommager un ouvrage de mérite, ou d'en traiter l'auteur avec une légèreté peu convenable. Le caractère des classes inférieures est si différent en Angleterre , que le public ne peut y jouir de semblables établissemens. Les plus belles choses seroient dégradées , et l'on voleroit les plus précieuses. En faisant cette observation , nous devons rougir pour notre pays dont nous avons lieu d'être si fiers sous d'autres rapports. »

P A R I S.

Marie Stuart (*) jouit d'un succès constant et mérité ; c'est la seule pièce qui fixe en ce moment l'attention. L'ouvrage est joué avec un ensemble parfait : Talma et Mlle Duchesnois sont admirables dans les rôles de Leicester et de Marie ; aucune reine n'est plus belle que Mme Paradol , qui représente Elisabeth.

Voici des vers que lui adresse Melvil :

Le ciel à votre sexe a donné la bonté ;

Que ce royaume heureux s'aperçoive, Madame,

(*) M. Lebrun, auteur de cette tragédie, est le premier françois qui ait approché de son modèle ; il a rendu avec un talent rare cette chaleur d'expression, cette touche sublime et ces situations éminemment tragiques, qui caractérisent les chefs-d'oeuvre de l'immortel Schiller.

Que la main qui le guide est celle d'une femme.
 Lorsque ses fondateurs autrefois ont permis
 Que le sceptre des rois aux reines fût commis :
 Sans doute ils ont voulu, j'en crois mon espérance,
 A côté du pouvoir faire asseoir la clémence.

Il y a des gens qui ne doutent de rien et qui s'habillent suivant leur caprice du matin , sans s'informer du tems qu'il fait , sans ouvrir seulement leur fenêtre : il y avoit un particulier de cette espèce qui, par un froid piquant, sortoit il y a peu de jours sans caleçon et sans redingote, quoiqu'il ait bien la cinquantaine ; un autre étoit, par la boue , en chapeau gris et en souliers de peau jaune sur le boulevard.

Le premier a attrapé un gros rhume , et le second se faisoit montrer au doigt.

Une dame demandoit lequel y perdoit le plus, de celui qui tomboit malade , ou de celui qui se vouoit au ridicule : personne n'a su que répondre, ou plutôt chacun a répondu selon son âge et son quartier.

Quelques jeunes gens ont fait mettre du galon sur toutes les coutures de leur redingote. Ils sont allés jusqu'à avoir des dessins sur le dos et les manches comme les laquais et les tambours.

Les voitures entièrement rondes, avec un siège circulaire en dedans, vont, dit-on, devenir voitures publiques pour le service des environs de

Paris. Cette entreprise sembleroit devoir réussir, selon cet axiôme de mathématiques : que la forme ronde est celle qui contient le plus dans les plus petites dimensions.

Depuis l'accident arrivé à M. R... , plusieurs jeunes gens qui ne veulent se priver ni de chevaux fringans , ni de voitures légères , ont cherché les moyens de se préserver des dangers qui les menacent journellement. Une mécanique destinée à couper les traits du cheval , ou à le débarrasser de son harnois , a été rejetée comme insuffisante, parce que, supposé qu'elle obtint l'effet désiré, le cheval pourroit toujours s'échapper et occasionner des malheurs ; mais on vient de faire l'heureux essai d'une espèce de capuchon mobile qui, tombant sur les yeux du cheval, au moment où il s'emporte, lui ôte son audace et la faculté de diriger ses mouvemens.

Les femmes (disoit un homme en crédit, vivement sollicité chaque jour), les femmes aiment à compter sur l'impossible.

Il vient de paroître une nouvelle livraison des Roses de Redouté : avis aux belles dessinatrices.

Fanny a un mal de gorge opiniâtre, mais elle ne veut pas se couvrir davantage. En vain ses
amies

amies l'en supplient, elle se moque de leurs conseils et n'en fait jamais qu'à sa guise.

» Prenez garde, lui dit une vieille femme d'esprit, au lieu de vous plaindre de vos douleurs, bientôt on en rira, ma chère; car il faut que vous sachiez que l'on cesse d'exciter l'intérêt quand on ne tient nul compte de celui que l'on inspire. »

Nos marchands de nouveautés espèrent mettre à la mode, surtout si le froid continue, une étoffe composée de poil de chèvre et de soie, que l'on nomme *papeline*. Cette étoffe se garnit ordinairement d'un autre tissu soyeux, nommé *duvet de Vénus*.

Le Spléen n'a pas autant de succès au Vaudeville que *l'Ennui* aux Variétés. Cela tient peut-être au dégoût que l'on éprouve à entendre parler de suicide pendant le cours de la pièce. Cette nouveauté n'est pourtant pas dénuée de tout mérite. Voici deux des couplets qu'on a fait répéter. Le premier est le contenu de la lettre d'avis du jeune homme atteint de la maladie de *Spléen*, et le second est chanté par son professeur de philosophie.

Air: *De la Sentinelle.*

Le comte Ernest fait part à ses amis

(Car il connoît les lois de l'étiquette),

Qu'il a lui-même et dans tous les pays

Cherché longtems félicité parfaite.

Vû qu'en ce monde il n'a pu la saisir,

Il a pensé que dans l'autre, sans doute,

Devoit habiter le plaisir,

Et c'est pour mieux s'en éclaircir

Que ce soir il s'est mis en route.

* *

Air : *Des Maris ont tort.*

Où , dans ces trames inhumaines ,

Compte-t-il pour rien l'amitié ?

Elle qui sait calmer nos peines ,

Où les alléger de moirié.

Si ses grande biens lui sont pénibles ,

Si ses trésors font ses douleurs ,

N'a-t-il pas des amis sensibles

Prêts à partager ses malheurs ?

MODES PARISIENNES.

Ce n'est point une forme nouvelle qui peut faire distinguer les derniers chapeaux , mais de nouvelles fleurs et quantité d'autres ornemens nouveaux. Outre le lilas , on porte beaucoup de narcisses simples ou doubles , quelques jacinthes , quelques petites tulipes , quelques paquets de violettes doubles , et beaucoup de roses mousseuses.

Les quenouilles de roseau , rayées horizontalement en vert , en ponceau , en jaune , etc. , servent à orner des chapeaux sur lesquels se trouvent des rubans écossais. On recommence à mettre des torsades sur le bord des passes et à taillader , soit la passe soit la calote des chapeaux , pour y introduire des rubans , qui forment tantôt des crevés irréguliers tantôt des losanges. Quelques chapeaux n'ont sur le bord qu'un large biais. Ce biais tranche par sa couleur ; et quelquefois il diffère non seulement du chapeau , mais de la doublure. Par exemple , on voit à un chapeau blanc une doublure citron , et un rebord lilas.

La mode des plis ronds et creux sur la passe des chapeaux , est revenue ; mais ce n'est point , comme l'année dernière , l'étoffe dont la passe est

faite, que l'on plisse : il y a un morceau d'étoffe fort ample, qui recouvre la passe, et sur lequel on trace des plis ; quelquefois les intervalles sont marqués par autant de petites fleurs, notamment par de petites grappes de lilas.

Sur quelques chapeaux à passe unie, on voit tout autour de la forme, des languettes ou pattes très-pointues ; sur d'autres, ce sont des crevés.

On emploie beaucoup d'étoffes écossaises, et outre le crêpe ordinaire, du crêpe de la Chine. Une gaze que l'on nomme *Péruvienne* a déjà servi à faire quelques chapeaux. Cette gaze est panachée en marabouts qui forment des quadrilles ; il y en a en blanc et rose, en blanc et bleu, en blanc et lilas, en jonquille et puce, en vert et bleu, en bleu et noir, etc. Les rubans qui doivent appareiller cette gaze, sont très-larges, et ont sur les bords, de petites houppes en plumes-marabouts.

Les chapeaux de paille jaune ont enfin reparu ; il y en a qui ont la forme écossaise ; en dessous, la passe est garnie d'une rangée de crevés. On fait des chapeaux avec des bandes d'étoffe lilas ou blanche, et des compartimens de paille jaune. Ces chapeaux sont ordinairement ornés de grappes de lilas.

On a vu aux Tuileries beaucoup de robes de mérinos blanc, faites en amazone, et garnies de brandebourgs lilas, et d'une bande de lilas.

PARISER MODEN.

Die letzten Hüte zeichnen sich nicht durch eine neue Form, sondern durch neue Blumen und eine Menge anderer neuer Verzierungen aus. Aus-

ser dem Lillack trägt man viele einfache oder gefüllte Narcissen, einige Hyacinthen, kleine Tulpen, einige Päcke doppelter Veilchen und viele Moosrosen.

Die Schilfrohrhalme mit grünen, ponceau, gelben, wagerechten Streifen, dienen zur Verzierung der Hütte, worauf schottische Bänder befindlich sind. Man setzt neuerdings Rollengestechte an die Schirmränder und macht wieder Einschnitte in den Schirm oder Boden der Hütte, um Bänder, die entweder unregelmäßige Puffchen oder geschobene Vierecke bilden, hindurchzuziehen. Einige Hütte haben auf dem Rande nichts als einen breiten Querstreif. Dieser Querstreif ist von abstechender Farbe und bisweilen nicht nur vom Hut, sondern auch vom Futter verschieden. So sieht man z. B. an einem weissen Hut ein citrongelbes Futter und einen lilla Umschlag.

Die runden Hohlalten auf den Hutschirmen sind wieder Mode geworden; aber das Zeug, woraus der Schirm gemacht ist, wird nicht wie voriges Jahr gefaltet, sondern man nimmt ein breites Stück Zeug, welches den Schirm bedeckt und in Falten gelegt wird; die Zwischenräume sind zuweilen mit eben so vielen Blümchen, namentlich kleinen Lillackträubchen bezeichnet.

Auf einigen Hüten mit einem glatten Schirm sieht man rings um die Form herum kleine Streifchen oder sehr schmale Batten, auf andern kleine Puffen.

Man verarbeitet viele schottische Zeuche, und ausser dem gewöhnlichen Krepp auch chinesischen.

Aus der sogenannten peruvianischen Gaze sind bereits mehrere Hüte gemacht worden. Diese Gaze ist mit Marbutflaum, der Würfel bildet, durchwirkt; man hat sie in weiß und rosa, weiß und blau, weiß und lilla, jonquille und stohfarb, grün und blau, blau und schwarz u. s. w. Die Bänder, womit diese Gaze verpaart werden soll, sind äusserst breit, und haben an den Rändern kleine Quästchen von Marbutflaum.

Die gelben Stroh Hüte sind endlich wieder angekommen; es gibt welche mit einer schottischen Form; der Schirm ist unterwärts mit einer Reihe kleiner Puffen garnirt. Auch verfertigt man Hüte aus Streifen von lilla oder weißem Zeuch und mit Feldern von gelber Paille. Diese Hüte sind gewöhnlich mit Lillacktrauben verziert.

In den Tuilleries sah man viele Amazonenkleider von weißem Merinos, die mit lilla Gimpen und einem lilla Streif garnirt waren.

EXPLICATION DE LA GRAVURE N°. 14.

Fig. 1. — *Chapeau de gros de Naples. Spencer de velours épinglé. Robe de perkale. Tablier de perkale, garni en mousseline. Gants blancs. Souliers bleus.*

Ein Gros-de-Napleshut. Spencer von geköpertem Sammt. Kleid von Perkal nebst einem ähnlichen Schürzchen mit Muslin garnirt. Die Handschuhe sind weiß, die Schuhe blau.

Fig. 2. — *Bonnet de perkale, à passe large, ornée de gances, garni en mousseline. Colerette de mousseline. Robe et camisole de perkale, garnies en mousseline. Souliers verts.*

Ein Perkalhäubchen mit breitem Schirm, mit Schnüren und Mufslin geziert. Halskrägel von Mufslin. Kleid und Leibchen von Perkal, mit Mufslin garnirt. Die Schuhe sind grün.

É N I G M E.

Issus d'un père malheureux
Enfans de l'air, esprit de flamme,
Notre sort est bien rigoureux
Puisque la douleur est notre âme.
Médecins des coeurs amoureux,
Nous présentons un faux dictame
Contre le trait qui les enflamme,
Et contre ses coups dangereux.
Inconsidérés interprètes
Des passions les plus secrètes,
Nous disons ce qu'il faut céler.
Mais pour expier notre offense,
Et pour nous apprendre à parler,
Nous mourons à notre naissance.

Le mot de l'Enigme du précédent numéro est: *Quenouille.*

J. P. LEMAIRE, Rédacteur.

On trouve au Bureau de ce Journal:

1. Le dépôt de l'Eau de Cologne, de François-Marie Farina, à 48 kr. le flacon, et 8 fl. la douzaine.
2. Bonbons de Cachou à la Rose, à 1 fl. 40 kr. la boîte. — Poudre capitale de Saint-Ange,

à 1 fl. 40 kr. la boîte. — *Essence éthérée et balsamique*, qui a la propriété de maintenir la fraîcheur, la propreté de la bouche et la blancheur des dents, etc., à 1 fl. 40 et à 2 fl. 40 kr. le flacon.

3°. *Eau de Ninon de Lenclos*. M^{me} Meslin, rue du Helder, N°. 9, à Paris, propriétaire de cette eau, prévient le public, qu'elle n'a à Francfort qu'un seul et unique dépôt, au Bureau de ce Journal, et que les personnes qui en achètent ailleurs, ne peuvent s'en prendre qu'à elles si elles sont trompées. L'eau de Ninon est regardée comme le meilleur spécifique qui ait paru jusqu'à ce jour pour embellir le teint, pour nettoyer et rétablir la peau endommagée par la poussière des promenades ou fatiguée par les ardeurs du soleil et la transpiration; elle empêche la peau de se hâler, de se rider; elle est parfaite pour la barbe; elle conserve les dents et tient l'haleine très-fraîche; excellente pour les yeux, pour les bains, son odeur douce est favorable aux nerfs; elle a le suffrage des premiers médecins de la capitale. Prise au dépôt, la bouteille coûte 1 fl. 48 kr., et 2 fl., s'il faut l'envoyer à l'étranger.

4°. *Rouge végétal pour la toilette des dames*. Ce nouveau rouge se rapproche de la nature à s'y méprendre absolument. Il a l'avantage de rester fixé deux et même trois fois 24 heures; il résiste à la transpiration et au frottement à sec; il conserve la peau. La feuille, à s'en servir tous les jours, dure trois mois et plus; sa forme permet de l'envoyer sans inconvénient dans une lettre aux distances les plus éloignées. Prix 2 fl. la feuille.

5°. *Savon parfumé de Windsor*. Ce savon qu'on a purifié par des procédés chimiques, a l'avantage de blanchir, d'adoucir et de polir la peau; il pré-

sérve des dartres et de toute espèce de boutons. L'usage en est agréable; on ne peut trop le recommander aux dames; il leur conserve le teint le plus frais et le plus beau, jusque dans un âge très-avancé. Se vend 12, 24 kr. la tablette. *Savon à la Rose*, 36 kr.; *Savon transparent*, 48 kr.; *Savon à la Violette*, 48 kr.

6°. *Opiat des Circassiennes pour l'embellissement et la conservation des dents*. Le fameux Osman-Pacha, ci-devant comte de Bonneval, envoya autrefois la recette de cet opiat à une de ses nièces, à l'ancienne cour de France. Cette dame étoit si jalouse de son secret qu'on ne l'a eu qu'à sa mort, sous Robespierre. Il nettoye les dents d'une manière surprenante, les préserve de toute carie, et affections scorbutiques, et entretient la bouche dans une admirable fraîcheur et une superbe carnation. Le prix de la boîte est de 4 fl.

7°. *Poudre pour les dents*. Cette poudre a la propriété de conserver l'émail des dents, de les blanchir, d'empêcher la carie, ou d'en arrêter les progrès, de raffermir les gencives, et de leur donner, ainsi qu'aux lèvres, la plus belle carnation. Le prix de la boîte est de 40 kr.

8°. *Essence vestimentale de Dupleix*. Cette essence, connue depuis 60 ans, a le double avantage d'enlever sur toutes les étoffes, quelque précieuses qu'elles soient, sans endommager les couleurs ni le lustre, toutes les taches produites par des corps gras, comme beurre, suif, peinture à l'huile, goudron, bougie, crasse. etc. et de faire périr les insectes qui rongent les étoffes de laine et les fourrures. Elle produit les mêmes effets sur les punaises et leurs œufs. Pour préserver les habits de ces insectes, il suffit de mettre entre chaque habit un linge ou un papier sur lequel on a répandu quelques gouttes de cette essence. Prix 1 florin le flacon. — *Sel de Dupleix*, pour ôter l'encre et la rouille sur les mousselines et les dentelles sans les fatiguer. Prix 30 kr.

De l'Imprimerie de J. C. F. DIERL.

1820.

Costumes Parisiens.



